

PASSE-TEMPS

LE PARTERRE

RÉUNIS
JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Seul vendu dans les Théâtres

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles



ABONNEMENTS

Six Mois..... 3 fr
Un An..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, rue Contort, LYON

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0.50
Réclames..... — 1 »

V. FOURNIER, Fondateur

SOMMAIRE

Causerie : <i>Pourboire et Moustache</i>	Pierre BATAILLE.
Echos artistiques.....	X...
Nos Théâtres : <i>Grand-Théâtre, Théâtre des Célestins</i>	MAUPIN.
Feuilles d'album : <i>Les trois Hussards</i>	G. NADAUD.
Chronique féminine : <i>Celies qu'on ignore</i>	G. CAVELLIER.
Chronique Parisienne.....	" "
Poésie : <i>Solitude</i>	J. PLÉMEUR.
Notes d'actualité : <i>L'Éfance erinelle</i>	Robert DELYS.
La Jarrettière de la Mariée...	Albert CIM.
Bibliographie.....	X...
Spectacles et Concerts.....	X...
Bulletin Financier.....	X...



CAUSERIE

Pourboire et Moustache

Il n'est pour ainsi dire pas de semaine — et cela depuis des années — où quelque agitation ne soit soulevée à propos du pourboire et de la moustache, dans le monde des garçons de café, des maîtres d'hôtel et autres serviteurs d'établissements où l'on boit et où l'on... mange.

Serviteurs ? ce mot pourrait bien m'attirer quelque verte réplique du secrétaire d'une ligue sociale de consommateurs, ainsi dénommée parce que seuls ceux qui font consommer y adhèrent, tout comme les vendeurs et vendeuses de nos fournisseurs se trouvent être seuls à constituer les ligues sociales d'acheteurs.

Serviteurs, non pas. De servitude, il n'y en a plus en notre pays de liberté.

Domestiques, alors ? encore moins : ils sont en voie de disparition rapide et cet état social apparaît de plus en plus

incompatible avec les Droits de l'Homme et du Citoyen, qu'une ligue bien connue est chargée d'interpréter, de défendre et d'imposer, le cas échéant, aux récalcitrants.

Employés ? Si vous voulez. Il y a malheureusement encore en France des employeurs et des employés. Il ne devrait y avoir que des fonctionnaires — fonctionnaires syndiqués, hommes libres, ou croyant l'être, dans un pays libre ou paraissant l'être.

Que Joseph ou Antoine mette sur ses cartes : fonctionnaire au café Riche, où tout simplement : limonadier, peu m'importe, mais que ledit Joseph contourne sa lèvre inférieure en un retrousis dédaigneux, parce que mon décime grevant de 33 % ma tasse de café lui semble humiliant et insuffisant, cela me donne envie d'envoyer cette tasse vide sur la figure glabre de Joseph.

Le pourboire est humiliant ? sans doute — mais il l'est surtout pour celui qui est soumis à cet impôt ridicule.

Si MM. les actionnaires de l'établissement chic où chaque soir nous nous retrouvons quatre vieux célibataires pour une tranquille partie de manille reçoivent 15 % de dividende, cela tient en partie à ce que les places de garçons se paient au gérant, ni plus ni moins qu'une étude de notaire de campagne.

M. le Gérant nous disait : Si nous payons nos garçons, nous augmenterons vos consommations et cela n'empêchera pas les pourboires.

Cet homme voyait juste. Vous n'empêchez jamais quelqu'un de payer deux sous de plus son bock, pour acquérir le droit d'appeler le garçon par son prénom.

Donc pas à s'étonner que depuis un demi-siècle la question du pourboire n'ait pas avancé d'un pas.

La question de la moustache en est sensiblement au même point et les gens d'humeur accommodante et placide qui croyaient la question du port de la

moustache définitivement résolue se leurraient d'un espoir chimérique.

Cette question de la moustache — en France — est comme la question du Maroc : alors qu'on la croit finie, elle recommence de plus belle.

Sa seule excuse est de faire couler beaucoup d'encre : Avec une demi-douzaine de questions comme celle-là, il n'est pas à craindre que la chronique soit jamais prise au dépourvu.

Pour donner satisfaction aux doléances de sa clientèle, le patron d'un grand restaurant de Paris a prié ses collaborateurs de passer sans retard chez le barbier. Les garçons — se tenant à l'accord intervenu antérieurement — ne veulent rien entendre : c'est une nouvelle grève en perspective.

Il est vrai que nous ne les comptons plus.

Depuis tantôt quinze ans, les garçons de café et de restaurant ont pris la douce habitude de rendre périodiquement leur tablier pour obtenir le droit de laisser pousser le poil de leur lèvre.

Laissant de côté toute prétention à une coquetterie qu'on leur pardonnerait aisément — bien que M. Paul Adam se soit efforcé de démontrer que la moustache enlaidissait la plupart des gens — ces messieurs du tablier blanc se réclament avec fierté de la déclaration des Droits de l'homme et du citoyen qui les met sur le même pied que ceux qu'ils sont appelés à servir.

Pourvu qu'ils n'aillent pas exiger que les consommateurs eux-mêmes portent la moustache.

Les patrons, après s'être fait tirer l'oreille, cèdent aux réclamations de leur personnel et accordent une autorisation qu'ils s'empressent de retirer dès que leurs clients — se basant sur des arguments tirés de l'hygiène et de la propreté la plus élémentaire — déclarent qu'ils ne veulent plus être servis par des garçons barbus ou moustachus.

L'idéal serait évidemment d'être servi par des garçons imberbes et chau-

ves : on éviterait ainsi la surprise toujours désagréable — de trouver un poil dans son apéritif ou un cheveu dans son potage.

Malheureusement, le recrutement de garçon réunissant ces deux avantages, semble difficile.

Le respect que nous professons pour les principes de la sainte égalité devrait nous rendre moins sévères à l'endroit de ces petits désagréments ; encore faudrait-il établir que l'égalité a quelque chose à voir dans le port de la moustache.

En quoi le fait d'avoir le visage rasé est-il plus attentatoire à la dignité humaine que le port d'une livrée ou d'un uniforme, comme celui des garçons de banque par exemple ?

J'imagine difficilement un employé de la Compagnie des Eaux se trouvant humilié parce qu'on l'oblige à porter sur sa casquette l'indication de son service.

Que diront, à leur tour, les artistes dramatiques qui — ensuite des exigences de leur profession — sont tenus d'avoir constamment le menton rasé ?

Cet exemple, sans qu'il soit nécessaire d'en chercher d'autres, devrait donner à réfléchir aux garçons de café, à moins qu'ils ne soient vexés d'être quelquefois pris — en dehors de leurs occupations journalières — pour des sociétaires de la Comédie-Française !

Il y aurait peut-être un moyen d'arranger les choses : ce serait d'autoriser, une fois pour toutes, les garçons de café et de restaurant à porter la moustache ou la barbe — les deux à la fois, si cela leur fait plaisir — à la condition formelle et sans échappatoire possible, qu'ils renonceraient au pourboire.

Puisqu'ils estiment offensante la privation qu'on leur impose, pourquoi continueraient-ils à se soumettre à un usage, plus dégradant encore pour leur qualité de travailleurs libres ?

Le public a une tendance marquée à raire de cette revendication de la moustache et il estime — avec raison — qu'un homme rasé en vaut un autre.

On serait tenté de croire que le désespoir causé à une classe entière de citoyens par la privation obligatoire d'un ornement naturel, a pour conséquence d'en faire mieux apprécier les avantages par ceux qui peuvent librement s'en parer.

C'est précisément le contraire qui se produit : à l'heure où l'on va rendre la moustache aux humbles, les élégants cessent de la porter.

La mode — à Paris — dans le monde select est, en ce moment, aux visages glâbres. Aux Etats-Unis, tous les jeunes gens des générations nouvelles, ont le visage complètement rasé.

Que les grévistes obtiennent gain de cause et nous assisterons à ce curieux spectacle : le jour où ils s'apercevront que ceux qu'ils servent ne veulent dé-

cidément pas leur ressembler, ils reconnaîtront l'inanité de leur conquête et retourneront — de leur plein gré — chez le barbier.

Le rasoir de Damoclès reste suspendu sur leur tête !

Pierre BATAILLE.

GOURMETS ! Dégustez la LIQUEUR de 1812
Le **CHINA BRUN-PÉROD**
et les délicieuses LIQUEURS au **Pur Alcool Vin**
de C. BRUN-PÉROD & Co, à Voiron (Isère).



Echos Artistiques

A titre de document, voici le chiffre des appointements mensuels des principaux pensionnaires de l'Opéra-Comique.

Nous garantissons l'authenticité de ces chiffres qui nous sont fournis par le rapport de M. Buyat sur le budget des beaux-arts.

Mmes Brohly, 1.500 ; Bailac, 1.000 ; Bakkers, 400 ; Berg, 450 ; Cébron-Norbens, 500 ; Marguerite Carré, 4.000 ; Colas, 200 ; Choisy, 100 ; Demellier, 1.000 ; Faye, 700 ; Fayolle, 400 ; Gantéri, 300 ; Gonzales, 500 ; Guionic, 1.000 ; Herleroy, 300 ; Helbronner, 200 ; Korsoff, 1.500 ; Lamarre, 1.500 ; La Palme, 1.000 ; Launay, 300 ; Lassalle, 400 ; Mathieu-Lutz, 1.500 ; Marietti, 200 ; Martyl, 1.200 ; Mérentié, 3.000 ; Mendès, 600 ; de Poumayrac, 500 ; O'Brien, 500 ; Pernyn, 800 ; Ratti, 1.500 ; Raveau, 1.000 ; Solner, 300 ; Tissier, 200 ; Teyte, 1.000 ; Vix, 2.500 ; Vallandri, 1.500 ; Vauthrin, 1.000 ; Vilette, 300 ; Chenal, 4.000 ; Baratoff, 500 ; Jurand, 300.

MM. d'Arial, 300 ; Azéma, 1.100 ; Alard, 1.800 ; Beyle, 7.500 ; Blancard, 1.200 ; Belhomme, 700 ; Bourillon, 800 ; Clément, 7.500 ; Cazeneuve, 2.000 ; Dufliche, 1.000 ; Douset, 300 ; Delvoye, 2.200 ; Dumontier, 400 ; Dupouy, 700 ; Francell, 1.000 ; Fugère, 6.000 ; Ghasne, 1.500 ; Gourdon, 500 ; Guillamat, 1.100 ; Katchenossesky, 500 ; Lucazeau, 400 ; Maguenat, 400 ; Payan, 550 ; Périer, 5.000 ; de Poumayrac, 1.000 ; Salignac, 5.000 ; Vigneau, 700 ; Vaur, 500 ; Nuibo, 1.000.

Comme on pourra le constater, tous ces artistes, sauf de rares exceptions, sont fort peu payés. Il est vrai que leur titre de l'Opéra-Comique leur permet parfois en province de gagner au cachet ce qu'ils gagnent à Paris durant un mois. Et c'est la province qui joue encore, en cette affaire, le rôle du Raton de la fable.

**

Dans le précédent numéro du *Passe-Temps*, ont été signalées les dispositions récemment prises pour assurer la décoration de la salle Rameau.

Les esquisses du projet d'ensemble pour la décoration du fond de scène de celle-ci, sont exposées dans le Palais municipal du quai de Bondy.

Cette exposition est dès maintenant ouverte au public tous les jours, de 10 heures du matin à 3 heures du soir jusqu'au 3 janvier 1910 inclus.

**

Le 61^e régiment d'infanterie, en garnison à Aix-en-Provence, possède des chanteurs qui ont atteint un rare degré de perfection dans leur éducation musicale.

Il y a quelques jours, le capitaine Coste les a présentés au colonel Blazer. Les troupes, formées en carré, encadraient la mu-

sique, qui soulignait heureusement les voix. Deux morceaux furent exécutés très artistiquement, dont un à plusieurs voix, et pour terminer, les troupes en rentrant au quartier, défilèrent au son d'une chanson de route entraînante.

L'institution de chanteurs dans le régiment promet de donner d'excellents résultats, et il ne faut pas désespérer de voir un jour nos troupes être aussi avancées à ce point de vue que leurs frères de l'armée russe.

**

La saison lyrique vient de s'ouvrir à l'Opéra de Nice.

Les trois pièces d'ouverture sont : *Sigurd*, *Les Huguenots*, *Le Trouvère*.

Les artistes d'opéra-comique débiteront dans *Manon*.

**

L'acteur Leloir qui vient de mourir était un des artistes les plus en vue de la Comédie-Française. Il venait fréquemment à Lyon où il se faisait applaudir dans le *Marquis de la Seiglière* ou dans le rôle du père Poirier, dont il avait fait une composition bien personnelle.

Né à Vincennes, il était entré au Conservatoire, à l'âge de quinze ans, dans la classe de Bussant.

Dans le répertoire, les rôles de Leloir, furent Harpagon, Arnolphe et Chrysale. Dans le théâtre contemporain, son plus beau succès fut sans doute l'Annibal de *L'Aventurière*, et le marquis d'Auberive des *Effrontés* et du *Fils de Giboyer*. Il a dessiné des silhouettes inoubliables, de Don Quichotte, dans la pièce de Richopin et de Shylock dans le drame de Vigny qu'il avait fait reprendre.

**

Nous avons appris avec peine la douloureuse nouvelle de la mort de Mme Valcourt, mère du sympathique directeur de notre scène d'opéra.

Ses obsèques ont eu lieu à Marseille au milieu d'une grande affluence d'amis. Le corbillard disparaissait littéralement sous les couronnes et les gerbes de fleurs. Une voiture qui suivait en était surchargée.

On remarquait particulièrement celles qu'avaient offertes le personnel des chœurs, du contrôle, du ballet, des employés, le petit personnel et tous les artistes du Grand-Théâtre de Lyon, qui, inspirés par le même sentiment, avaient tenu à donner à M. Valcourt, leur directeur, un hommage public de leur sympathie.

A citer également la couronne envoyée par l'« Association de retraite du Personnel des Théâtres de Lyon » qui avait tenu, elle aussi, à s'associer à la pensée de tous.

Puisse les nombreux témoignages d'affectueuse cordialité dont M. Valcourt a été l'objet en cette douloureuse circonstance, apporter un soulagement à sa peine.

La rédaction du *Passe-Temps* se joint à tous les amis de M. Valcourt pour lui exprimer de bien sincères condoléances.

**

La « Fortnightly Review » vient de rappeler, dans un article sur l'« Empereur d'Allemagne et le théâtre » que le goût théâtral fut toujours très marqué chez les Hohenzollern.

L'empereur Guillaume II exerce une influence considérable sur le théâtre allemand contemporain. Grâce à lui la mise en scène a atteint, dans certaines pièces, une grande perfection. L'auteur cite en exemple les représentations des *Huguenots* et d'*Aida*. L'empereur dirige souvent lui-même les répétitions. Il discute le jeu des acteurs, et leur fait répéter les répliques jusqu'à ce qu'il soit satisfait de l'effet d'ensemble. Ses relations avec les artistes sont empreintes d'une grande cordialité. Il leur donne même souvent des appellations amicales.

NOS THEATRES

GRAND-THEATRE

Quo Vadis for ever! Elle est la devise de la direction du Grand-Théâtre et cette devise est amplement justifiée par l'empressement du public à aller applaudir l'œuvre de Cain et Nougès!

L'intérêt qui se dégage de l'action de *Quo Vadis*? l'éclat des costumes de Pétrone, de Néron, de Vinicius, d'Eunice et de Poppée; et celui de l'imposante masse des figurants et figurantes; le luxe royal des décors de la Fête chez Néron et du Cirque; l'impressionnante vision des bords du Tibre avec la perspective du pont Subrécius, la lune qui se joue sur les vagues, les changeant en un millier de pointes de diamants et la douce et lascive harmonie qui enveloppe l'Atrium et les jardins de Pétrone, tout cet ensemble merveilleux constitue le spectacle le plus féérique que l'on puisse désirer et l'on comprend très bien que ce soit en présence de salles combles que se continuent les représentations de *Quo Vadis*?

Un des grands attraits de cet opéra réside aussi bien dans les ballets si bien réglés, si beaux dans leur ensemble, si éblouissants dans leurs visions charnelles et que dansent avec un art accompli notre remarquable corps de ballet à la tête duquel évolue avec une science parfaite la toute gracieuse Maria Berruccini, notre première danseuse étoile.

MAUPIN.

THEATRE DES CELESTINS

Le mois de janvier sera fécond en soirées intéressantes sur notre scène de comédie et sitôt après les représentations de *Nick Carter*, aura lieu une soirée de gala avec la Comédie Française! Cette solennité est fixée au jeudi 6 et le spectacle se composera de *Marie Tudor*, l'admirable drame de Victor Hugo. *La Sacrifiée*, la pièce si intéressante de Gaston Devoor, occupera l'affiche pendant trois jours et nous fournira l'occasion d'applaudir la toute gracieuse Arlette Dorgère, l'exquise divette du théâtre Michel,

Une comédie faite de sentiment et de passion — *Marthe* — sera donnée pendant cinq jours du 11 au 15 janvier et servira de hors-d'œuvre à l'adorable pièce de Paul Gavault, la *Petite Chocolatière*, qui est le gros succès actuel du théâtre de la Renaissance et que la direction monte avec un soin tout particulier.

Entre temps le public pourra applau-

dir à la verve satyrique du fameux *Fursy* le créateur de la chanson « rose », qui donnera deux représentations aux Célestins.

Et le 17, soirée exceptionnelle, avec Mayol, le chanteur populaire et toute sa troupe.

Voilà un mois de janvier qui attirera certainement la foule aux Célestins et assure d'agréables soirées à ses fidèles habitués.

MAUPIN.



Feuillets d'Album

LES TROIS HUSSARDS

C'étaient trois hussards de la Garde
Qui s'en revenaient en congé;
Ils chantaient de façon gaillarde,
Et marchaient d'un pas dégagé.

« Je vais revoir celle que j'aime,
— C'est Margotton, dit le premier;
— C'est Madelon, dit le deuxième;
— C'est Jeanneton, dit le dernier ».

Un homme était sur le passage:
« Hé! C'est Jean, le sonneur, je crois.
Quoi de nouveau dans le village?
— Tout va toujours comme autrefois »

— Et Margotton, notre voisine?
— J'ai sonné ses vœux l'an dernier,
Car elle est sœur visitandine
Dans le couvent de Noirmoutier.

— Et Madelon! toujours bien sage?
— Oui-da. Pour elle j'ai sonné,
Voilà dix mois son mariage
Voilà dix jours, son premier-né.

— Et Jeanneton, dit le troisième,
Toujours heureuse? — Ah! sûrement:
Trois mois passés aujourd'hui même
J'ai sonné son enterrement.

— Sonneur, si tu vois Marguerite
Dans le couvent de Noirmoutier,
Dis-lui que je la félicite
Et que je vais me marier.

— Sonneur, si tu vois Madeleine
Dans la maison de son époux,
Dis-lui que je suis capitaine
Et que je fais la chasse aux loups.

— Sonneur, quand tu verras ma mère
Va la saluer, chapeau bas,
Dis-lui que je suis à la guerre
Et que je ne reviendrai pas ».

Gustave NADAUD.



CHRONIQUE FÉMININE

Celles qu'on ignore

Celles qu'on ignore habitent des bourgades que les épouseurs n'ont jamais soupçonnées. Filles tantôt de bourgeois enrichis revenus à la ruralité ancestrale, tantôt de commerçants exerçant une profession rémunératrice, plus rarement de fonctionnaires grattant sur leur traitement la dot d'usage, elles

effeuillent leurs années, attendant le prince charmant qu'elles s'affligent de ne point voir venir.

Que leur manque-t-il? Rien ou peu de choses. Leur éducation fut soignée. N'ayant pas trouvé dans la bourgade les ressources scolaires exigées de la condition moyenne où les plaça leur naissance et l'aisance paternelle acquise, elles sont demeurées au pensionnat de la ville jusqu'à des seize et dix huit ans. La plupart sont brevetées. Si elles ne savent rien du monde, hormis ce que leur en apportent les journaux de modes et les magazines littéraires auxquels elles sont naturellement abonnées, elles possèdent un bagage intellectuel plus que suffisant pour leur assurer dans la société la considération due aux femmes au-dessus de la moyenne, et, au foyer, l'estime et l'affection qu'un homme bien né sait accorder à l'esprit, au charme et à la culture d'une compagne de choix.

A considérer le point de vue pratique, on ne rencontrerait point de plus avisées ménagères. Ce n'est pas elles que les soi-disant devoirs mondains en usage dans les villes ont gênées pour apprendre à loisir, longuement et méticuleusement, l'art de tenir une maison nette comme un sou neuf, de la cave au grenier. La saine cuisine provinciale possède en elles d'incomparables doctresses. Elles savent à volonté ravauter les bas, fuseler la dentelle, jouer gentiment une sonate et engraisser les poulets.

Eloignées des concupiscences féminines ordinaires, elles n'affectent aucun penchant exagéré pour la toilette, mais elles cultivent volontiers le goût du solide et de l'élégance sobre, celle-là même qu'un rien d'expérience complémentaire suffit à affirmer et à transformer en « mise gentille », ne coûtant pas cher au mari, quoique habitant à ravir.

Leur seul défaut (ô tout petit!) est qu'elles se font une idée déformée de la vie citadine et de ses plaisirs. Toutes, elles ont été plus ou moins « passer huit jours » à Paris, et elles en ont rapporté une idée kaléidoscopique qui a brouillé leurs imaginations simplistes. Elles comptent que le mariage les libérera vers ses sphères paradisiaques qu'elles ont aperçues entre un bock pris à la Cascade et une soirée passée à l'Opéra. Elles n'ont pas compris la fausseté de ce trompe-l'œil ni deviné que ce monde bruyant appartient à l'exotisme venu comme elles en agrément passager ou se recrute parmi les milieux beaucoup trop hauts ou beaucoup trop bas.

J'ai remarqué que les jeunes filles qu'on ignore sont principalement réfugiées dans les petites localités du bord de la mer, leurs familles y trouvant sans doute plus de facilités de vies unies à plus de distractions naturelles

que dans les bourgades terriennes. Certains petits trous pas cher du littoral que je connais sont de véritables nids de jeunes filles charmantes, bien élevées, parfois congrûment dotées, qui se morfondent en attendant le mari. La plupart du temps, on serait même peu difficile pourvu que la réputation du candidat soit excellente, car le rigorisme provincial n'a encore rien sacrifié à l'indulgence admise aujourd'hui dans les grandes villes.

Jeunes gens qui ne savez où prendre l'oiseau rare, cherchez donc de ce côté. Celles qu'on ignore vous attendent, et ce n'est pas attenter à leur modestie que de vous assurer que vous rencontrerez en elles des femmes aimantes, simples et merveilleusement préparées à la vie familiale vers laquelle vous portent vos légitimes aspirations.

Gabrielle CAVELLIER.

CABARET DE LA PETITE BRESSANE

31, rue Thomassin, LYON

Après le spectacle, allez voir les petites Bressanes
Consommations de premier choix



CHRONIQUE PARISIENNE

La vente de la rue Haxo et la mort des Otages

Quand, venant du cimetière du Père-Lachaise, vous descendez l'avenue Gambetta en vous dirigeant du côté de la porte de Romainville, vous croisez une voie baroque entrecoupée de chantiers et de terrains vagues où vous avez conscience que vous vous sentiriez mal à l'aise, passé minuit, d'autant plus que les fortifs sont à deux pas.

Cette voie est la rue Haxo.

Un crochet à gauche vous amènera à la rue du Borego. Derrière la grande bâtisse qui fait l'angle s'étend une villa baptisée suggestivement Villa des Otages : pavillons, jardinet, chapelle, puis plus grand jardin dont un mur à demi débouclé clôt la partie est.

Ici découvrez vous : vous vous trouvez sur le théâtre d'un des plus tristes drames de notre histoire ; j'ai cité l'exécution des otages de la Commune : Mgr Darbois, archevêque de Paris, le président Bonjean, M. Deguerry, curé de la Madeleine, MM. Clerc et Ducoudray, jésuites, enfin M. Allard, aumônier des ambulances.

On vient de vendre, à l'audience des criées du Palais de Justice de Paris, moyennant 140.000 francs, cette propriété où les pierres gardent encore les traces des balles. L'occasion est donc bonne de rappeler les conditions assez peu connues dans lesquelles s'accomplit

un massacre que nul n'a jamais osé défendre ni même tenté d'expliquer.

Le mardi 23 mai 1871, le pouvoir révolutionnaire, maître de Paris, depuis 76 jours, avait dû se réfugier à Belleville, chassé par l'armée du gouvernement régulier qui reconquerrait quartier par quartier la capitale.

Son quartier général était à la mairie du onzième arrondissement, à deux pas de la Roquette. Là siégeaient en permanence Delescluze, délégué à la guerre ; Ferré, délégué à la sûreté générale, des membres de la Commune et ceux du comité de Salut Public. Il convient de dire que le plus incroyable désordre régnait autour d'eux. La mairie était à la fois caserne, arsenal, intendance, cellier, hôpital et tribunal. Les tonneaux de vin s'y amoncelaient avec les tonneaux de pétrole. Des officiers réclamaient à grands cris leur solde, des blessés y gémissaient, des orateurs sortis on ne sait d'où tenaient des réunions publiques.

Qui, au milieu de cette confusion, eut l'idée de proposer de massacrer les otages, détenus précisément dans la prévision de la victoire des Versaillais ? Nul ne le saura jamais, non plus qu'on n'expliquera comment il se trouva inopinément qu'une cour martiale fut instituée, avec pour président, un ancien menuisier nommé Gustave Genton, officier de hasard, un peu ivrogne et prêt, moins peut-être par esprit politique que par vanité de vieux fauteur, à assumer n'importe quel rôle en vue.

La cour martiale siégea entre quatre heures et cinq heures du soir, hors de la présence des otages, qui, au même moment, accomplissaient leur promenade quotidienne dans le préau de la prison voisine.

Cinq heures sonnèrent. Genton prit la tête d'un détachement composé de vengeurs de Flourens et d'un pompier, et il se dirigea vers la Roquette. Le directeur de la prison, François, se trouvait comme d'habitude chez un marchand de vins :

— Tiens, dit-il, à l'ami avec qui il buvait, voilà le peloton d'exécution qui monte !

Il courut et réussit à arriver devant la porte de la Roquette en même temps que le détachement.

Tout le monde entre. On appelle le greffier à qui est remis l'ordre. Mais une difficulté se présente. Cette pièce ne porte que deux noms sur six victimes résolues :

— Je ne puis pourtant pas choisir moi-même quatre noms ! objecte le greffier.

Celui-ci manque de passer un mauvais quart d'heure. L'intervention de François, soucieux de mettre sa responsabilité à couvert, le sauve.

— Donnez-moi la liste d'écrou, dit Genton.

Après de longues recherches pen-

dant lesquelles Genton profère mille menaces, la liste est enfin trouvée sous une pile de vieux registres. Genton écrit six noms dans l'ordre que voici : Darbois, Bonjean, Jecker, Allard, Clerc, Ducoudray. Il réfléchit un instant, biffe Jecker qu'il remplace par l'abbé Deguerry, jette le papier à François, puis s'en va.

Trois quarts d'heure s'écoulent, pendant lesquelles le directeur de la prison se voit fortement malmené par les fédérés qui lui reprochent son modérantisme. Un surveillant nommé Henrion se range nettement du côté de son chef. Genton revient à temps pour rétablir l'ordre, et probablement pour empêcher l'ancien forçat Mégy, devenu porte-drapeau de la garde nationale, de décharger son revolver dans la tête de ses contradicteurs, comme il en avait assez l'habitude.

Ramain, brigadier de service, ordonne à Henrion d'aller ouvrir la grille de la quatrième section. Le surveillant répond : Je vais chercher mes clefs ! Il s'élança dehors, jette sur un tas d'ordures ses clefs qu'il cachait dans sa manche et se sauve tout d'une traite jusqu'à Vincennes.

Au bout de quelque temps, se voyant dupés, les chefs pénétrèrent eux-mêmes dans la section par l'escalier de secours, laissant vingt hommes devant la grille et en emmenant vingt autres dans le jardin de l'infirmerie, en passant devant les cellules.

Le surveillant Beaucé avait été chargé de faire l'appel des victimes. Tout à coup il s'affale contre la muraille :

— Je ne pourrai pas... non, je ne pourrai jamais !

Le brigadier Ramain lui arrache la liste des mains et appelle les six otages désignés, qui viennent se ranger sur le palier central.

— Le compte y est, fait Ramain.

Genton approuve de la tête.

A ce moment, les vingt hommes demeurés devant la grille d'entrée montent et viennent encadrer les otages. Ramain prend la tête du cortège. On redescend l'escalier de secours et l'on rejoint les vingt autres fédérés du jardin. Où va-t-on ? Nul ne le sait. Mégy arrête tout le monde dans le jardin de l'infirmerie.

— On serait très bien ici, observe-t-il.

— Non, dit Verig, on sera trop en vue.

La discussion durant, les otages s'agenouillent. On les fait relever pour prendre la petite porte accédant au chemin de ronde, par lequel on gagne les terrains adjacents à la rue de la Fosse-Regnault.

— Quelle heure est-il ? demande Vérig.

— Huit heures moins un quart.

— Halte !

On est devant un haut mur qui clôt

la prison d'un côté et ferme entièrement la vue. Les six otages sont placés dans leur ordre hiérarchique, savoir : Mgr Darboy, le président Bonjean, l'abbé Deguerry, le père Ducoudray, le père Clerc, l'abbé Allard.

— J'ai toujours aimé le peuple ! essaye de dire Mgr Darboy.

— Tu nous embêtes ! riposte un fédéré.

Le peloton se place à trente pas. Genton commande le feu. Deux salves sont tirées successivement. Mgr Darboy, MM. Deguerry, Ducoudray, Clerc et Allard tombent, les uns dès la première salve, les autres seulement à la seconde. Mais M. Bonjean atteint de dix-neuf balles respire encore. Mégy s'approche et lui décharge son pistolet d'arçon dans l'oreille.

Quand la peloton sort sur la place, la foule qui avait entendu les salves crie : Bravo les fédérés ! A deux heures du matin, Vérig, Romain et cinq autres hommes reviennent avec des lanternes et traînent une voiture à bras. Ils y jettent les cadavres. Un fédéré se met aux brancards. Romain pousse aux roues. On se dirige sur le Père-Lachaise où les corps sont jetés dans les fosses banales.

Là-dessus la pluie se met à tomber assez fort : elle lave si bien la trace de l'exécution que lorsque le jour paraît, il ne reste plus une goutte de sang.

Tels sont les souvenirs qui se rattachent au mur de la rue Haxo que l'on a vendu la semaine dernière.

Gabrielle CAVELIER.



SOLITUDE

J'ai passé tant de jours, si seul avec moi-même,
Sans un mot qui console et rend l'homme vainqueur,
Sans un tendre baiser de femme qui vous aime,
Que tu ne saurais plus chérir, mon pauvre cœur !

Demeurant insensible après ce long carême,
J'accueille les serments par un rire moqueur,
Jurer fidélité me paraît un blasphème
Et le bonheur d'autrui me cause une rancœur.

Pourtant, j'aurais aimé, comme un autre, peut-être,
Oui, j'aurais murmuré de timides aveux
Ou chanté des couplets, un soir, sous la fenêtre...

Et j'aurais des trésors : gants, boucles de cheveux,
Portraits, devant lesquels, l'esprit ravi se pâme,
Reliques de qui fut l'idole de mon âme.

Jean PLÉNEUR.



Mes Conseils. — Pour obtenir le brillant du neuf et le bon entretien de la chaussure, n'employez que la *Crème Eclipse*, le plus populaire des Cirages à la cire, que vous trouvez partout et meilleur marché que tous les autres produits.

Le charme de la femme se complique de nuances variées et d'agréments nombreux ; sa démarche, la plastique harmonieuse des formes concourent aux séductions de la plus belle créature, mais c'est spécialement

e visage qui a le don de concentrer l'attraction de son être, c'est à la pureté du teint que la physionomie emprunte son plus bel attrait : fraîcheur et jeunesse sont l'apanage de la beauté.

Plus de rides, points noirs ou marques de petite vérole par l'emploi par sa toilette de l'eau merveilleuse « Elza », produit aux herbes de l'Afrique centrale.

Le flacon d'essai 2.75, le demi litre 6.50, Mme Lyonne route d'Heyrieux, 137, Lyon. Monplaisir. Dépôt à la pharmacie du Serpent



NOTES D'ACTUALITÉ

L'Enfance Criminelle

L'épouvantable assassinat de Jully, où deux petits valets de ferme de seize ans ont assassiné six personnes, ramène une fois de plus l'attention publique sur l'augmentation croissante de la criminalité infantile. Une fois de plus, la presse a jeté un cri d'alarme et a rappelé aux pouvoirs publics qu'il était nécessaire, pour le salut de notre race, de prendre les mesures les plus sévères pour remédier à cet inquiétant péril.

Le mal est grave, en effet, j'ai sous les yeux une étude récemment publiée par un magistrat distingué sur la criminalité des enfants. Les chiffres de statistique qu'il donne à l'appui de son travail ont une éloquence navrante et il me suffira de les reproduire pour montrer combien sont prévoyants ceux qui réclament pour la jeunesse une attention et des soins éclairés, une surveillance plus étroite capable de prévenir les dangers qui la guettent.

La voici donc pour une période de soixante ans, de 1841 à 1907, date de la dernière statistique établie :

Années	Crimes	Délits	Totaux
1841	1.363	13.418	14.781
1851	1.181	21.109	22.290
1861	576	25.654	26.230
1871	609	28.009	28.618
1881	744	34.588	35.332
1891	739	36.336	37.075
1904	707	38.780	39.489
1907	764	39.815	40.579

On remarquera que les totaux ont augmenté graduellement, de chacune des périodes à la suivante, seule, la colonne des crimes a décliné, pour remonter depuis quelques années ; mais si on tient compte de ce que les parquets ont tendance à « correctionnaliser » le plus d'affaires possibles, et plus que toutes autres celles où sont impliqués des mineurs, on est bien obligé de reconnaître que l'augmentation est réellement formidable et que les spécialistes ne doivent pas être loin de la vérité quand ils affirment que la moyenne de la criminalité s'est élevée de 30 % chez les enfants d'un siècle à l'autre.

Quelles sont les causes exactes de cet accroissement du vice ? On a longuement discuté à ce sujet ; on a introduit dans le débat la politique qui n'a guère servi qu'à obscurcir la vision des philanthropes à la recherche d'un remède pour ce fléau ; on a accusé telle loi ou telle autre, vieilles de 15 ans à peine, alors que le mal date de bien plus loin ; et on est arrivé tout doucement à cette conclusion. « C'est l'instruction qui est la pelée, la galeuse... » Etrange erreur que l'aveuglement de certains sectaires explique mais ne justifie pas !

C'est un raisonnement qu'à mon avis on peut facilement détruire. L'instruction dont on parle est, j'imagine, l'instruction primaire seule, or, cet enseignement est donné aussi bien dans les grands centres que dans les campagnes. Et cependant, celles-ci n'accusent comparativement à ceux-là qu'une moyenne insignifiante de délinquants. Dès lors, est-il admissible que les mêmes causes produisent, suivant les lieux, des effets dissemblables ?

La vérité que les criminalistes dédagés de tout parti-pris politique, ont seuls proclamée, c'est que les vrais agents de démoralisation de la jeunesse sont la rue, le cabaret, l'atelier. Pour ma part je considère que la rue est par-dessus tout l'école du vice.

Dans les petites localités, le vagabondage n'existe pas ou fort peu, la surveillance par les parents, ou à défaut par le voisin, est effective et incessante. Là, les délits sont rares et leur moyenne est réellement au-dessous de la moyenne équivalente au chiffre de la population.

Mais sitôt qu'on examine la situation des grandes villes, on est frappé de la surélévation formidable de cette moyenne. C'est ainsi qu'à Paris seulement la statistique pour l'année 1860 accuse : 571 crimes, commis par des mineurs sur un total de 792 pour la France entière et de 16.663 délits sur un total de 33.815.

Il est donc évident que, dans les centres importants, la criminalité des mineurs est plus importante parce que la rue y est plus hospitalière. Les mauvaises fréquentations y sont aussi plus faciles : sortis de leur quartier, les enfants, dès lors inconnus, peuvent sans crainte de réprimande, se livrer à leurs fâcheux instincts, suivre les déplorable exemples que leur donnent des aînés.

C'est donc à la rue qu'il importe d'arracher cette catégorie de petits vagabonds, point vicieux, ni mauvais au début, mais susceptible de devenir promptement l'un et l'autre.

Quel est le remède à ce mal si important pour notre race ? Il ne paraît pas qu'on se soit inquiété sérieusement de le trouver. A peine a-t-on souhaité voir s'établir en France des Sociétés de

LESSIVE PHÉNIX

NE SE VEND QU'EN PAQUETS

de 1, 5, et 10 kilogr., 500 et 250 gr.
portant la signature J. PICOT

Tout produit en sac toile ou en vrac
c'est-à-dire non en paquets signé
J. PICOT, n'est pas de la

LESSIVE PHÉNIX

OBLIGATIONS PANAMA à LOTS

titres absolument garantis et
tous remboursables par des
lots ou par 400 francs.

6 tirages par an (1 tous les 2 mois)

PROCHAIN TIRAGE :

15 Février 1910

1 lot 1 lot

500.000 FR. 100.000 FR.

LOTS DU CONGO

taux de remboursement 180 fr.
par an augmentant de 5 fr.
par an jusqu'en 1987.

SIX TIRAGES PAR AN

PROCHAIN TIRAGE

20 Février 1910

GROS LOT: 150.000 fr.

24 lots formant un total de
158.000 fr

S'adresser à

L'AGENCE FOURNIER

14, rue Confort, Lyon

Expédition franco des titres
à réception des fonds et par
retour du courrier.

UN MONSIEUR

Offre gratuitement de faire connaître à tous
ceux qui sont atteints d'une maladie de la
peau : dartres, eczéma, boutons, démangeai-
sons, bronchites chroniques, maladies de la
poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhu-
matismes, un moyen infailible de se guérir
promptement ainsi qu'il l'a été radicalement
lui-même après avoir souffert et essayé en
vain tous les remèdes préconisés. Cet offre
dont on appréciera le but humanitaire est la
conséquence d'un vœu.

Ecrire par lettre ou par carte postale à
M. VINCENT, place Victor-Hugo, à Grenoble
qui répondra gratis et franco par courrier et
enverra les indications demandées

patronage, à l'exemple de ce qui existe
en Angleterre. J'avoue n'en pas saisir
très bien l'importance, notre tempéra-
ment nous éloignant de ces cénacles
d'hypocrisie — et je n'en fais pas un
reproche à notre tempérament ! —
Puis, s'il faut tout dire, puisqu'il
est connu que les ligués en ques-
tion ne réforment rien du tout, j'aime
autant, vice pour vice, celui qui s'étale
que celui qui se dissimule et n'est au
fond que plus révoltant.

Il y a pourtant, je crois, quelque
chose à tenter, dans la voie de préser-
vation des enfants contre le vice.

Réagir contre la gangrène qui les cor-
rompt doit être le plus sacré et le plus
urgent de nos devoirs. Si nous nous en-
dormons davantage, si nous nous bor-
nons, comme nous l'avons fait jusqu'ici
à sourire ou à passer indifférents au
milieu de tant de misères, nos petits-
neveux formeront une jolie génération,
et dans cinquante ans d'ici, on ne trou-
vera plus assez d'honnêtes gens pour
juger tous les coquins.

Robert DELYS.



LA JARRETIÈRE DE LA MARIÉE

Roger de Vigneules vit arriver chez
lui, ce matin-là, son principal créan-
cier, le père Salomé, encore plus revê-
che et plus intraitable que de coutume.

— Non, monsieur le comte, je ne
veux plus attendre. Vous vous moquez
de moi, c'est clair comme le jour ! Eh
bien, je n'aime pas qu'on se moque de
moi !

— Je vous assure, monsieur Salomé,
que telle n'a jamais été mon intention,
jamais !

— Allons donc ! Enfin j'ai besoin
d'argent : vous ne pouvez pas m'en
donner, n'est-ce pas.

— Je ne le puis pas, effectivement.

— Alors d'ici même je m'en vais
chez l'huissier !... Il faut en finir, à la
fin des fins !

— Faites ! conclut Roger en étouf-
fant un bâillement et d'un ton qui ne
laissait aucun doute sur la complète
inefficacité de ce manège.

— Je vous avais cependant proposé
un moyen, un moyen bien simple, re-
prit le vieux Salomé, agacé et démonté
par l'imperturbable calme de son inter-
locuteur... Oui, si vous m'aviez écouté...

— Quoi donc ?

— Vous serez marié !

— Grand merci ! J'aime mieux vous
devoir !

— C'est ça ! toute la vie ! Quand je
vous disais que vous vous gaussiez de
moi !

— Marié ! Marié par vous ! Moi,
vous n'y songez pas, monsieur Salomé !

— Je vous demande bien pardon, j'y
songe. Ou plutôt j'y songeais ! Et per-
mettez-moi d'ajouter que vous pourriez
l'être plus mal que par moi, marié !
Oui, ne vous en déplaise ! J'avais jus-
tement si bien votre affaire !

— Votre petite paysanne ! Votre vi-
gneronne de la Champagne ! Encore !

— Oui, monsieur le comte, encore !
Ma petite vigneronne, comme vous dite-
tes ! Une jeune personne tout à fait di-
gne de vous... Six cent mille francs de
dot, plus un million à la mort du père,
sans compter le reste, les oncles, les
tantes... Avec cela, belle à ravir, gra-
cieuse et distinguée comme une petite
reine ; instruite, mais sans exagération ;
excellente musicienne... Elle sort du
couvent et son rêve serait d'habiter Pa-
ris et de s'entendre appeler Mme la
comtesse.

— Voyez-vous ça !

— Quelle aubaine ! Nous serions il-
lico, vous tiré d'embarras, moi payé, et
il vous resterait, une perle, monsieur le
comte, une véritable perle ! Je ne lui
connais qu'un défaut, un seul... Elle...
Elle boîte...

— Vous avez dit ?

— Elle boîte, cette jeune personne.
Elle est atteinte de claudication. Oh !
très légèrement ! C'est à peine visible !

— Ah ! ça, vous plaisantez ? C'est
vous qui vous moquez de moi, monsieur
Salomé !

— Pas le moins du monde ! Je ne
dois rien vous cacher. Je vous ai fait
voir les avantages de l'affaire, le beau
côté de la médaille, à présent, je vous
en dévoile le revers, car il y a un re-
vers, il y en a toujours un...

— Au dire même de M. de la Pa-
lisse !

.....
Cependant M. Justus Salomé se
montra si éloquent et si persuasif, que
Roger consentit à se laisser conduire
à une partie de chasse au château de
M. Martelot, le grand fabricant de vin
de Champagne, et à entrevoir Mlle Clo-
tilde, la jeune « vigneronne ». Il en
revint enthousiasmé.

— Mais il a raison, ce diable de Sa-
lomé ! Elle est ravissante, cette petite !
On la prendrait sans dot ! Et six cent
mille francs, plus le million du papa,
les espérances... Tiens, tiens, mais ! Ce
ne serait pas si bête...

Son infirmité ? Mais elle n'a rien de
désagréable pour autrui, rien de désa-
gréable...

— Au contraire ! était presque tenté
d'ajouter Roger. Elle lui donne presque
un surcroît de grâce, comme à Mlle
de la Vallière !

Bref, Clotilde lui plut si fort qu'il
n'hésita pas à continuer ses démarches
et bientôt à solliciter sa main.

Si Roger avait été séduit par la
beauté et la dot de Mlle Martelot,
celle-ci, de son côté, n'était pas demeu-

rée insensible aux qualités du jeune comte, à ses élégantes manières, son cachet aristocratique et son chic parisien, surtout au prestige de son nom et de son titre.

— Puisque vous vous convenez, mes enfants, et que la chose est décidée, le mieux est d'en terminer tout de suite, déclara le brave M. Martelot. Nous approchons de Pâques... Le mariage pourrait avoir lieu dans la semaine de Quasimodo.

— Parfaitement, mon cher beau-père. Les délais légaux sont expirés, et votre avis, votre proposition, s'accorde pleinement d'ailleurs avec mes plus vifs désirs : le plus tôt sera le mieux!

Le soir même de la cérémonie, comme tous les invités étaient rassemblés autour d'une longue table dressée dans le salon d'été du château, et qu'on venait de boire à la prospérité du nouveau couple, un petit-cousin de Roger, Saturnin d'Hattonville, un jeune homme de quinze à seize ans, se glissa sous la table pour aller, selon l'antique coutume, dénouer et cueillir la jarretière de la mariée.

Mais, soudain, en même temps que Clotilde se reculait en jetant un cri strident, Saturnin surgit tout défaits, blême, effaré.

— Oh! oh!... mais c'est que... elle a une jambe de bois!

— Une jambe de bois? se récria Roger en se levant d'un bond et en considérant sa femme avec stupeur. Vous avez une jambe de....

Clotilde courba la tête et se plongea le visage dans les mains.

— Me tromper de la sorte! Oh!

— Mais je croyais que vous le saviez! Elle aussi le pensait! interrompit M. Martelot. Nous n'avons voulu tromper personne!

— Une jambe de bois! Oh! Oh!... répétait Roger tout indigné et consterné.

— Allons, calmez-vous, mon ami, reprit M. Martelot, calmez-vous! C'est un petit malentendu...

— Un petit... Par exemple! Je vous trouve superbe!

— Voyons, Roger!... Pas de scandale, mon enfant!... Remettez-vous! Voyons!... J'augmenterai la dot de cent mille francs, ajouta-t-il à voix basse et en forçant son gendre à se rasseoir.

Albert CIM.



BIBLIOGRAPHIE

LA MODE ILLUSTRÉE
Journal de la Famille

Paris, 56, rue Jacob
Publié sous la direction
de Mme Emmeline Raymond

Les 52 numéros que la *Mode Illustrée* publie chaque année contiennent 52 gra-

vures coloriées sur la 1^{re} page, plus de 2,000 dessins de toutes sortes: dessins de mode de tapisserie, de crochet, de broderie, et 24 feuilles de patron en grandeur naturelle de tous les objets constituant la toilette, depuis linge jusqu'aux robes, manteaux, vêtements d'enfants; des chroniques, des recettes, etc. Les romans illustrés peuvent être reliés à part.

ABONNEMENTS. — Avec gravures coloriées un an, 14 fr.; 6 mois 7 fr.; 3 mois, 3 fr. 50 — Avec planches coloriées: un an, 25 fr., 6 mois 13 fr. 50; 3 mois, 7 fr.



Spectacles et Concerts

CASINO-KURSAAL

rue de la République

Chaque soir, spectacle varié. Vedettes et attractions.

Le dimanche, matinée offerte aux familles, avec le concours de toutes les attractions, de tous les artistes et de toute la troupe.

THÉÂTRE DE LA SCALA

rue Thomassin

Spectacle-concert varié. Attractions.

THÉÂTRE-CONCERT-HORLOGE

Cours Lafayette

Tous les soirs à 8 heures, concert-spectacle; à 8 h. 3/4: *Godasse...*? fantaisie-bouffe en deux actes et trois tableaux.

Dimanches et jeudis, matinée à moitié prix.

ELDORADO-THÉÂTRE

Cours Gambetta

Le soir, à 8 h., *Les Exilés*.

Fin du spectacle à 11 h. précises.



BULLETIN FINANCIER

Paris, 21 décembre.

Malgré la pénurie des transactions, la fermeté reste la note dominante dans la plupart des compartiments.

La Rente française s'avance à 98,82.

Les fonds russes s'inscrivent en hausse: le 3 % 1891 à 80,30, le 1896 à 79, le 5 % 1906 à 103,65, le 4 1/2 1909 à 100,70 et le Consolidé à 95,80.

L'Extérieure espagnole fléchit à 97,55 et le Portugais à 66,25. Le Turc reprend à 94,85.

Nos sociétés de crédit, en bonne tendance, se négocient: la Banque de Paris à 1.791, le Comptoir d'Escompte à 794, le Crédit Foncier à 820 et le Crédit Lyonnais à 1.378.

Dans le groupe des chemins français, le Nord se traite à 1.755 et l'Ouest à 982.

L'action des Etablissements Révillon frères (fourrures) est demandée à 541.

Les obligations 5 % or du Port de Bahia sont fermement tenues à 472.

L'action des Mines d'étain de l'Arnoya progresse à 58.



"A LA TOUR EIFFEL"

22 MONTRE argent, cuvette argent, à cylindre, 8 rubis, gar. 2 ans.

VOUILLARMET, fabricant d'horlogerie, ex-président de la Société des Horlogers.

85, Rue Battant, à Besançon (Doubs), c.

ENVOI des TARIFS et CATALOGUES GRATIS et FRANCO.

NOTA. — Pour avoir la prime indiquer le nom du journal.

PIANOS

1, Cours Lafayette, LYON

B. BOUDON

Location depuis 20 francs
PAR TRIMESTRE

Ancienne Maison PALAIS Aîné

41, Rue de la République, LYON

AU LOUP BLANC

PEY-RAVIER Aîné, Successeur

LYON — 6, Quai de la Pêcherie, 6 — LYON

Spécialité de Chaussures pour Dames et Enfants

AU CHEVAL BLANC

BÉRARD, rue de l'Hôtel-de-Ville, 32, LYON

MAISON DE CONFIANCE

La plus ancienne de Lyon. — Fondée en 1810

TAPIS, TOILES CIRÉES, SPATERIE

LINOLEUM

Sur demande, devis et envoi d'échantillons

La Mondiale

C^{ie} FRANÇAISE D'ASSURANCES MUTUELLES sur la VIE

(Entreprise privée assujettie au Contrôle de l'Etat)

Fondée et administrée

PAR

les Notabilités Financières Commerciales
et Industrielles de la région du Nord

donne le contrat le plus libéral du monde
car il comporte :

L'Incontestabilité absolue
Des valeurs de rachat et de
réduction garanties dans
son texte.

La Répartition à ses assurés
de la totalité des bénéfices.

Depuis la fondation de la Compagnie, les bénéfices répartis ont été de 11 % de la prime annuelle.

Pour tous renseignements

Ecrire ou s'adresser à

MM. H. de la Grandville et A. Bondet, Directeurs

70, Rue de l'Hôtel-de-Ville

LYON

Le propriétaire-gérant V. FOURNIER

Imp. P. LEGENDRE & C^{ie}, 14, r. Bellecordière, Lyon.

PHOTOGRAPHIE

86, Avenue de Saxe, 86
Près la place St-Pothin

GIMBERT

SALON DE POSE
au Rez-de-Chaussée

LOTÉRIE

pour un
GROUPEMENT D'ŒUVRES DE BIENFAISANCE
et d'Encouragement aux Arts

SEPT TIRAGES

En 1909 : 24 décembre. — En 1910 : 28 février, 30 avril, 30 juin, 31 août,
31 octobre et 24 décembre.

Tirage du 24 DÉCEMBRE - 3.000.000 fr. de Lots

Résumé des Lots

5 lots de	Un Million de francs.....	5.000.000
3 — —	500.000 francs.....	1.500.000
4 — —	200.000 —	800.000
7 — —	100.000 —	700.000
13 — —	50.000 —	650.000
820 — —	1.000 —	820.000
210.000 — —	de 60 à 30 —	9.450.000

210.852 lots.

18.920.000 fr.

L'AGENCE FOURNIER, 14, rue Confort, Lyon, reçoit encore les
demandes de billets de cette intéressante Loterie.

ELIXIR DE BON-SECOURS

Indispensable
chez soi et en voyage



Une Mère de Famille
doit toujours être munie d'un Flacon
D'ELIXIR DE BON SECOURS
Puissant digestif, le meilleur cordial
Souverain dans les Indigestions, Syn-
copes, Faiblesses, Maux de cœur, Coli-
ques, Refroidissements, et dans les
nombreux cas qui exigent de prompts
secours pour rappeler les forces de la vie
Dépôt Général : Ch. REVEL, 83, route de Vienne, LYON

ON DEMANDE A ACHETER
d'occasion
UNE
ROTATIVE
EN BON ÉTAT

avec plieuse, pouvant fournir à volonté
4 ou 6 pages, format *Petit Journal*.
Ecrire avec toutes explications au
Journal le *COURRIER DU FINISTÈRE*,
à Brest.

AU CHINOIS 11, Rue Centrale
LYON

MAISON RECOMMANDÉE PAR SON BON MARCHÉ

PAPIERS PEINTS IMITATION
VITRAUX

Collection d'Echantillons sur demande

Demander partout

LE
THE DES MANDARINS

Appareils pour l'emploi du Gaz

CH. ANDRÉ & C^{IE}

38-40, Rue St-Maurice, LYON Monplaisir

VISITEZ NOS MAGASINS D'EXPOSITION

CHAUFFAGE PAR LE GAZ
économique — hygiénique et rapide
Appareils les mieux étudiés

CUISINE AU GAZ
Salle de bains ordinaire et de luxe
Appareils sanitaires
Produisant tout par nous même,
nous vendons le meilleur marché.



Consommation : 0,06 c. à l'heure environ

Catalogue sur demande

RÉGÉNÉRATEUR DENTAIRE

LARDELLIER

Antiseptique puissant des dents et des gencives

FABRIQUE ET DÉPÔT GÉNÉRAL

— **F. ROCHAIX, Pharmacien** —
Rue Octavio-Mey 2, LYON — PHARMACIE NOUVELLE

BONBONS FINS SANS RIVAL

souvent imités, jamais égalés

Vous tous qui avez le goster délicat, demandez dans toutes les
bonnes confiseries, pâtisseries, épiceries fines, les inimitables

BÉTISES DE CAMBRAI
de **DESPINOY**

Dépôt régional : VARVARANDE, 24, rue Bellecordière, Lyon. Tél. 18-43.